

# Rugby et féminité

## Un corps à corps difficile

Yannick LE HENAFF et Stéphane HÉAS

Dans le monde du rugby, la question du féminin, nécessairement adossée à celle du masculin, peut paraître, à première vue, étrange, voire déroutante et expressément contradictoire. Leur alliance déconcerte, tant les situations genrées sont polarisées dans la plupart des sociétés humaines. L'intérêt de cette réflexion sur un éventuel continuum féminité/masculinité dépasse par conséquent la simple opposition de ces pôles.

Des pratiques et situations sociales récentes paraissent troubler cette dichotomie radicale du genre<sup>1</sup>. Le rugby, par exemple, fonctionne largement comme une maison de l'homme, aux valeurs viriles. La construction sociohistorique de cette activité sportive en Europe depuis un siècle et sa diffusion mondiale encore restreinte se transmute pour qui n'y prend garde en essence « ovalique<sup>2</sup> », articulant masculinité et expérience de la douleur, peur et plaisir, etc. Soit un ensemble de sentiments et sensations vécus au sein d'un collectif d'hommes pour l'essentiel<sup>3</sup>. Le rugby pour le profane est évocateur de camaraderie rugueuse, de troisièmes mi-temps sulfureuses, et autres empoignades musclées<sup>4</sup>. Cette valence virile explique, ainsi, la difficulté

---

<sup>1</sup> BUTLER, J., *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005 [1990].

<sup>2</sup> Néologisme proposé ici pour caractériser les situations et expériences au sein de ce monde du rugby.

<sup>3</sup> PRINGLE, R. et PIKKO, M., « No Pain Is Sane after All : A Foucauldian Analysis of Masculinities and Men's Experiences in Rugby », *Sociology of Sport Journal*, 2005, 22, p. 472-497.

<sup>4</sup> LE HENAFF, Y. et HÉAS, St., « Nos plus belles cicatrices », *Sport et Vie*, 2007, 26, p. 881.

pour les joueurs homosexuels à se déclarer comme tels, en France comme ailleurs dans le monde<sup>5</sup>.

À l'identique, les poncifs à l'encontre des femmes sont légion, et parfois peu flatteurs. Or, des femmes pratiquent néanmoins chaque semaine<sup>6</sup>, parfois avec une assiduité sans réserve apparente. Leur déclassement et leur délégitimation sont à la hauteur de ce qui apparaît pour beaucoup d'acteurs du monde sportif comme une ingérence dans une discipline sacralisée et instituée comme terrain d'identification des hommes. Le début timide de féminisation, s'il est perceptible, au rugby mais aussi dans le sport de façon générale, demeure largement incomplet et partial<sup>7</sup>. La pratique physique est historiquement et culturellement une affaire d'hommes et ses valeurs se conjuguent pour la plupart au masculin. Elle représenterait même la forme ultime de la reproduction de la domination masculine<sup>8</sup>.

La faible présence de filles et de femmes au sein de l'organisation fédérale, par exemple, ne permet pas, *de facto*, que leurs expériences soient prises en compte à la fois dans l'éducation ovalique et la formation initiale et continue des entraîneurs (*a fortiori* des entraîneuses), dans les moyens de communication mis en place, notamment auprès des parents et des médias. L'image de cette pratique pour le profane est alors insidieusement maintenue dans un cadre masculin dominant... ne prenant en compte ni cette entrée récente ni l'évolution générale des comportements physiques des femmes ces dernières années en Occident et ailleurs dans le monde.

Pour l'analyse sociologique, le rugby propose un éclairage novateur d'un corps en désaccord du genre : à la fois féminin... et marqué d'un sceau masculin. À l'instar de la boxe, du judo et de quelques autres disciplines, le rugby entretient avec l'anatomie de ses adeptes, un rapport instrumental évident, mêlant contacts physiques mais aussi jeux charnels<sup>9</sup>. L'omniprésence des heurts et percussions est acceptée, car inscrite dans les règles pour arrêter, éviter, distancer l'adversaire. Pratiqué intensivement, ce sport peut être qualifié de « fabrique de la marque »<sup>10</sup> tant sont importantes les traces laissées sur les dermes<sup>11</sup>. Le contact rudoie le corps : « Le sang coule facilement du nez et des arcades, les coups bleussent les corps... maillots déchirés, pansements rougis, têtes échevelées, yeux au beurre noir »<sup>12</sup>. Les stigmates potentiels s'impriment inmanquablement à même la peau.

<sup>5</sup> DINE, R., « Corps et genre : de la masculinité au rugby », *Corps, revue interdisciplinaire*, 2007, 2, p. 37-42.

<sup>6</sup> Les femmes représentent 6 700 licenciées à la Fédération française de rugby en 2006.

<sup>7</sup> DAVISSE, A. et LOUVEAU, C., *Sports, école et société : la différence des sexes*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; BODIN, D. et HÉAS, St., *Introduction à la sociologie des sports*, Paris, Ed. Chiron, 2002 ; ARNAUD, P. et TERRET, Th. (dir.), *Histoire du sport féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996.

<sup>8</sup> BROHM, J.-M., *Sociologie politique du sport*, Nancy, PUN, 1976.

<sup>9</sup> SAOUTER, A., *Etre rugby. Jeux du masculin et du féminin*, Paris, Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 2000.

<sup>10</sup> WACQUANT, L., « La fabrique de la cogne », *Quasimodo*, 2003, 7, p. 181-202.

<sup>11</sup> LE HENAFF, Y. et HÉAS, St., *Tatouages et cicatrices : décors sportifs*, Paris, L'Harmattan, 2007.

<sup>12</sup> SAOUTER, A., *op. cit.*, p. 26.

Dès lors, la dichotomie genrée, masculinité d'un côté, féminité de l'autre, semble se fissurer et questionne le tout-venant comme le chercheur en sciences humaines et sociales : comment combiner les aspects de son genre avec ceux de sa pratique ? Les rugbywomen le désirent-elles seulement ? Comment prennent-elles leur distance avec le modèle de féminité « hégémonique »<sup>13</sup>, entendue comme l'expression idéal-typique de la femme, qui à un moment donné, à un endroit donné est son expression la plus valorisée ?

Nous questionnons cette hégémonie, en tentant de dépasser une perspective exclusivement centrée sur le concept de domination, encline à proposer, de notre point de vue, une vision réductrice, trop figée de la réalité sociale. Notre travail d'enquête sur le terrain met en avant, au contraire, les complexités et les contradictions des expériences, à l'intérieur d'une pratique majoritairement composée d'hommes. Il montre, après d'autres, que la féminité hégémonique, toujours opératoire, connaît certaines résistances, et plus encore des modulations conjoncturelles mais aussi des bifurcations qui s'installent progressivement dans le temps du changement social. En d'autres termes, nous tentons de montrer en quoi les modes de gestion et de négociation identitaires sont éclairants des domination, coercition et résistance au sein de nos sociétés.

### **L'expérience corporelle comme modèle analytique du quotidien**

Notre focale interroge les résistances, mais aussi les caractères opératoires et oppressifs des modèles genrés bipolaires, à travers l'analyse du vécu des rugbywomen. Le corps est le produit d'un façonnement culturel et social permanent<sup>14</sup>, en même temps qu'un investissement différencié par tout un chacun<sup>15</sup>. Il est l'expression de la complexité des changements au sein de nos sociétés. Le rugby lui-même marque directement les chairs, s'imprégnant, visiblement, mais aussi plus durablement, dans les corps, et nous allons le découvrir, dans les comportements quotidiens et les modes de pensées des actrices/sportives. Le corps permet donc, au-delà de ses aspects esthétiques, de questionner les normes de l'acceptable et de l'interdit, mais aussi du normal et du pathologique propres à chaque culture, voire micro-culture. Cette approche genrée rappelle que l'aspect physique est sans aucun doute le premier argument mis en avant pour caractériser les différences hommes/femmes. Cet argument plébiscité au rugby pour en interdire la pratique aux joueuses jalonne l'histoire du sport sous couvert de prétextes médicaux, ou prétendus tels. D'autres questions émergent donc : comment font-elles l'expérience de leurs corps de femmes, plongés dans une activité d'hommes, et comment par la suite négocient-elles cette discrédance, voire cette ambivalence ? En d'autres termes, cette pratique doit-elle être considérée toujours comme une forme de résistance, comme certains travaux le laissent à penser<sup>16</sup> ?

<sup>13</sup> CONNELL, R., « An Iron Man. The Body and Some Contradictions of Hegemonic Masculinity », MESSNER, M. et SABO, D. (éd.), *Sport, Men and the Gender Order*, Champaign IL, Human Kinetics, 1990, p. 180-202.

<sup>14</sup> MAUSS, M., *Sociologie et anthropologie. Recueil de textes*, Paris, PUF, 1950.

<sup>15</sup> LE BRETON, D., *La saveur du monde*, Paris, Métailié, 2006.

<sup>16</sup> BIRREL, S. et COLE, C., « Double Fault. Renee Richard and the Construction and Naturalization of Difference », S. BIRREL et C. COLE (éd.), *Women, Sport and Culture*, Champaign

### Evoquer la masculinité

Les corps de l'homme et de la femme cristallisent aujourd'hui un nombre important d'attentes et d'attentions. Elles tendent à prendre une place croissante dans notre société, et plus encore pour l'apparence de la femme, davantage dépendante des diktats de beauté<sup>17</sup>. Or, la corporéité ovalique diffère radicalement de la féminité « hégémonique ». Le corps n'est jamais un objet neutre. Il est, au contraire, fortement investi et choyé, (re)présentation visible de l'acteur, ce qui se donne à voir ou ce qu'il donne à voir. Apparent, de plus en plus affiché, et dénudé, il est un ingrédient déterminant du prestige et de la figuration sociale, théâtre de résistances et autres pudeurs.

Interroger un vécu corporel prétendument dissonant nécessite d'évoquer l'étrange, l'incompréhensible, donc l'indicible. Si la corporéité « différente » interpelle, son approche est délicate. En opposition aux « comportements publics », les « comportements clandestins » sont difficiles d'accès au sociologue à cause de l'isolement social dont ils sont l'objet et de « l'interdiction d'en faire un sujet d'échanges sociaux »<sup>18</sup>. Le regard sociologique peut ainsi être vécu comme intrusif, et doit dépasser ce voyeurisme de façade, et ce malgré l'enthousiasme perceptible de notre population d'étude à faire découvrir son sport, marqué par le stigmate et enfermé dans un ghetto. Notre approche compréhensive, principalement basée sur des entretiens, succédait à une phase d'immersion dans le quotidien de ces joueuses, durant les matchs et les entraînements. Le temps passé à leur côté a renforcé cette intimité, toute relative et distanciée, et a, en partie, permis de lever certaines difficultés.

Se dégage, alors, le sens que les joueuses elles-mêmes donnent à leur vécu, sportif et corporel : « L'ethnographie [est] un moyen qui sert à découvrir ce que les gens ont appris et oublié, et ce qu'ils utilisent chaque jour de leur vie »<sup>19</sup>. Lors des entretiens (N = 24), l'impression de liberté maximale privilégiait la non-directivité de l'enquêteur face aux enquêtées. Les joueuses étaient invitées à présenter leurs propres réflexions, leurs sensations intimes ou davantage partagées au sein du groupe sportif ou non. Soit leur expérience rugbystique et corporelle en tant que jeunes femmes. L'observation directe est venue utilement compléter ces « obtenues »<sup>20</sup> de même que l'étude iconographique de leurs blogs Internet.

Deux clubs de l'Ouest de la France, aux caractéristiques compétitives et géographiques proches, ont été observés : le Havre Athletic Club et l'Association

---

IL, *Human Kinetics*, 1994, p. 193-212 ; CHASE, L. F., « Undisciplined Bodies : A Foucauldian Analysis of Women's Rugby », *Sociology of Sport Journal*, 2006, 23, p. 229-247 ; WEATHLEY, E., « Subcultural Subversions : Comparing Discourses on Sexuality in Men's and Women's rugby Songs », BIRREL, S. et COLE, C. (éd.), *Women...*, *op. cit.*, p. 193-212.

<sup>17</sup> ANDRIEU, B., *Le Dictionnaire du corps en sciences humaines*, Paris, Ed. CNRS, 2006 ; MARZANO, M., *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF/Quadrige, 2007 ; NAHOUM-GRAPPE, V., préface à « Beauté, Laideur », *Communication*, 1995, 60, p. 8-12.

<sup>18</sup> ELIAS, N., *Engagement et distanciation*, Paris, Fayard, 1993 [1983], p. 12.

<sup>19</sup> SPRADLEY, J. et MANN B., *Les bars, les femmes et la culture*, Paris, PUF, 2007 [1979].

<sup>20</sup> LATOUR, B., *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, Paris, La Découverte, 2001, p. 49.

sportive de Nantes<sup>21</sup>. Tous deux occupent le haut du tableau de la première division, l'élite du rugby féminin. La plupart de leurs adhérentes connaît un « parcours rugby » relativement analogue : elles découvrent la pratique pendant leur cursus STAPS<sup>22</sup>, intègrent l'équipe universitaire, et signent finalement au HAC ou à l'ASN. La particularité géographique de ces deux équipes non « sudistes » est ici à noter : la « culture ovalie » y est, probablement, moins présente, et ses valeurs plus diffuses.

### Une masculinité exacerbée

Le mimétisme à l'égard de l'activité masculine, si ce n'est sur le terrain, au moins d'un point de vue symbolique, est saisissant. Les valeurs, « l'esprit du jeu », sont ainsi reprises sans adaptation ou presque par ces rugbywomen. Particulièrement opérante au niveau des corps et de leur modification, l'éthique sportive<sup>23</sup> du rugby imprime son sceau : les corps sont transformés visiblement (plus musclés, plus lourds). Ils sont aussi marqués symboliquement par les stigmates dermiques de la pratique : hématomes, et particulièrement coquards, brûlures et autres cicatrices. Ces marques, fréquentes, deviennent autant de trophées sportifs : « Ouais j'étais fière de mes bleus. Ah ben oui je les ai eus au rugby... j'ai mouillé mon maillot, quelle que soit l'issue j'ai été au charbon, et puis, bon, ben c'est les marques d'un combat » (Marine, 26 ans, 2<sup>e</sup> ligne, 4 ans de rugby).

Réinterprétées dans le secret du groupe, ces traces révèlent un engagement physique entier et croissant. Plus encore, la peau à travers ses signes devient mémoire, capable de réactiver à sa seule vue des souvenirs, « une page accessible pour écrire l'histoire vive d'événements dont les cicatrices sont les traces visibles »<sup>24</sup>. Cette bibliographie cutanée fixe le temps, déposant sur les joueuses les bribes d'une action, d'un match et plus largement d'un contexte socio-sportif.

La marque corporelle, perçue par la plupart de nos contemporains comme une atteinte à l'intégrité physique, convoque la sphère privée, l'expérience individuelle. Mais au-delà de ces conséquences personnelles, elle engage également le lien social en chargeant symboliquement le corps<sup>25</sup>. Ainsi, au rugby le signe devient facteur de cohésion, voire parfois de porte-drapeau de la différence. Dans ce contexte particulier de « l'entre-soi »<sup>26</sup>, la trace fait lien entre les joueuses : elles les montrent, les comparent, font preuve de compassion ou bien au contraire « chambrent ». Ces marques corporelles possèdent une histoire, et surtout rétrocedent des valeurs d'engagement, partagées et valorisées. La douleur qu'elles impliquent est connue et respectée. Engagement qui ne vient dès lors plus seulement se lire sur les terrains, au

<sup>21</sup> Les noms des clubs ont volontairement été changés, dans le but de préserver leur anonymat.

<sup>22</sup> Sciences et techniques des activités physiques et sportives, autrement dit la faculté des sciences du sport.

<sup>23</sup> YOUNG, K., « The Role of Courts in Sports Injury », YOUNG, K. (dir.), *Sporting Bodies, Damaged Selves*, Oxford, Elsevier, 2004, p. 333-354.

<sup>24</sup> BERGER, M., « La peau », ANDRIEU, B., *Le dictionnaire du corps...*, op. cit., p. 359.

<sup>25</sup> LE BRETON, D., *Signes d'identité, tatouages, piercings et marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.

<sup>26</sup> WIEVIORKA, M., *La différence*, Paris, Balland, 2001.

travers des actions de jeu, mais aussi sur les corps, longtemps après les rencontres sportives. Des valeurs morales se greffent, ainsi, à même le derme, constituant pour autrui comme pour soi des indices de performance. Le « bleu » devient la valeur étalon des dispositions de la joueuse à aller au combat, véritable plus-value symbolique. Ces jeunes femmes « engagées » bénéficient auprès de leurs partenaires d'une *aura* très importante, jusqu'à parfois s'imposer en modèles, cités en exemple pour leur pugnacité : « Sur le terrain, ce sont des leaders ! » (Lucie, 3 ans de rugby). Leurs hauts faits sportifs ont été maintes fois relatés : « Y en a une qui joue en équipe de France, elle s'est ouverte, elle a été se faire recoudre dans le vestiaire, et elle est venue finir le match. Y a des filles comme ça. Je sais pas pourquoi » (Anaïs, 27 ans, capitaine de l'ASN).

La fonction douloureuse, appel physiologique à la prudence, est détournée au sein de la culture ovalique au profit d'une sollicitation et d'une valorisation individuelles et collectives. Avoir « fait son match » ne suffit pas, il faut le sentir, le ressentir sur le corps. Cet ensemble de signes devient pour les novices une étape visible du changement de la relation au corps, qui renforcent et expriment de façon saisissante et spectaculaire la nouvelle identité sportive en cours d'acquisition.

Ces femmes, par leur pratique rugbystique, semblent s'inscrire hors des normes culturelles distinguant le beau du laid, le masculin du féminin. Leur sensorialité et le sens attribués aux différents signes corporels puisent dans des univers d'hommes, et tendent à conforter les partisans d'une contestation des catégories de genre<sup>27</sup>. Mais la réalité est plus complexe. Les conséquences d'une réappropriation totale, caractéristique de la masculinité ovalique en tout contexte et volontairement, coûtent trop à ces jeunes femmes. La contestation, si tant est qu'elle existe, ne s'effectue, pour l'instant, que dans le cadre du groupe sportif. Hors de celui-ci en effet, le stigmate n'est pas renversé : ces rugbywomen n'ont en effet que trop conscience, pour les avoir expérimentés ou tout simplement intégrés, des problèmes potentiels et réels de l'exposition de leur appartenance à ce monde sportif.

### Un lien social engagé

Hors des frontières du rugby, les conséquences physiques (les modifications corporelles), mais aussi symboliques (les représentations que véhicule la pratique) rencontrent différentes crispations, cristallisant au plus haut degré le conflit entre être femme et être rugbywoman.

La trace dermique engage, nous l'avons souligné, le lien social dans l'*entre-soi*, mais aussi nécessairement hors de lui, en chargeant symboliquement le corps<sup>28</sup>. En effet, la vie quotidienne de ces jeunes femmes ne se limite pas au rugby, bien qu'il occupe un espace important. Dès lors, ces signes établissent des filtres à la communication dans leurs rencontres quotidiennes ; ils constituent un appel au regard et à l'interprétation d'autrui. L'œil, d'emblée, s'attarde sur la différence, la questionne. Et tous les regards que subissent ces joueuses, quand elles sont marquées

<sup>27</sup> BIRREL, S. et COLE, C. (ed.), *Women...*, *op. cit.*, p. 193-212 ; 1994 ; CHASE, L. F., « Undisciplined Bodies... », *op. cit.*, p. 229-247 ; WEATHLEY, E., « Subcultural Subversions... », *op. cit.*, p. 193-212.

<sup>28</sup> LE BRETON, D., *Signes d'identité...*, *op. cit.*

visiblement, rappellent leur altérité. Ces traces peuvent même être un handicap, dans certains cercles sociaux, certains groupes. Que s'est-il passé ? Comment a-t-elle été marquée ? L'ombre de la femme battue plane. Par l'application d'un tel signe, dans son caractère subi et « aléatoire »<sup>29</sup>, l'identité tout entière de l'individu est engagée, si ce n'est en péril. Aléa du jeu, dont il faudra s'accoutumer, la trace est donc imprégnée d'ambiguïté, incessants allers-retours entre stigmatisation, dont les rugbywomen se persuadent qu'elle n'est que passagère, et distinction sportive. Les contradictions entre les différents mondes sociaux de la joueuse, plus ou moins réticents vis-à-vis de la corporéité ovalique, impliquent un jeu de monstration/dissimulation également perceptible chez les individus tatoués<sup>30</sup>.

Ces imprévus, temporaires, de l'apparence ne sont pas les seules difficultés que connaissent les rugbywomen. L'activité elle-même est stigmatisante : « Comment est-il possible d'être féminine et de faire du rugby ? » est l'une des remarques les plus souvent entendues dans la bouche des profanes. Il n'est pas rare que certaines joueuses retardent le moment d'évoquer ce passe-temps : « Des gens qui sont amenés à devenir proches, dans les deux sens du terme, t'y vas un peu plus doucement. Enfin je veux dire, les gens, je leur dis pas tout de suite que je fais du rugby. Cette année à la fac, j'ai dû mettre deux mois » (Caroline, 24 ans, talon).

La négociation identitaire bat son plein autour de l'apparence et de la pratique physiques. Les conciliations que nous imposent la vie sociale et l'individualisation galopante sont portées ici à leur paroxysme.

### **Jouer avec son corps**

Sources de contradictions et de conflits pour ces enquêtées, la portée symbolique de ces désagréments sera, au quotidien ou presque, minimisée, par des artifices qui visent à répondre aux « logiques d'exclusion » dont elles peuvent être victimes<sup>31</sup>. Pour la plupart de nos enquêtées, cette gestion en apparence complexe, n'est pas pour autant un tourment inconciliable. Pour une minorité, les plus habiles dans cette conduite délicate, ou bien les plus à l'aise dans la gestion des stigmates qui entourent leur pratique, cette contradiction en devient même plaisante : « J'aime le côté très masculin sur le terrain et féminin dehors (...) c'est pas super féminin le rugby, quand même. Faut le reconnaître, c'est pas là où on est le plus sexy. Mais voilà tu t'en fous comment t'es sur un terrain, tu vas pas chercher à être bien coiffée, à être, voilà tu t'en moques. Alors qu'en dehors t'es une femme. T'as envie de plaire... tu fais attention à toi. Donc c'est vrai que le paradoxe des deux est intéressant » (Aurélié, 30 ans, présidente du HAC).

Ces femmes possèdent plusieurs corps, selon les lieux et les individus, dont elles jouent, tout autant qu'elles jouent de leurs marques. Lors des entretiens effectués, ces pratiquantes glissaient, sans en prendre conscience, d'une signification de la marque

<sup>29</sup> Hasard tout relatif dans une pratique de combat collectif où les adversaires tentent de vous empêcher d'avancer pour marquer dans l'en-but situé derrière leur partie de terrain...

<sup>30</sup> HÉAS, St., LE HENAFF, Y., BODIN, D., ROBENE, L., « Sports à risque et marques corporelles identitaires : l'exemple du tatouage dans le freeride », *Les nouvelles pratiques dermatologiques*, 2006, 25-1, p. 17-21.

<sup>31</sup> ELIAS, N. et SCOTSON, J., *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1988 [1965].

corporelle à une autre, de la preuve de l'engagement à la honte, lorsque sont évoqués deux contextes distincts. Leur adaptation à ces univers aux règles du jeu parfois contradictoires<sup>32</sup> dénote une véritable habileté interactionnelle : « Après tu croises, le lundi matin, retour de week-end, des filles non sportives, tu vas pas parler : « Ah ben tiens je me suis pas cognée ce week-end. Ah ben moi je me suis pris une porte » ! Tu vas parler différemment de la marque. Ça a pas la même valeur » (Caroline, étudiante en STAPS).

A chaque interaction, dans chaque contexte, seul un fragment d'identité est livré. L'individu seul connaît ses vies multiples : « Le dédoublement de soi devient une expérience de masse, lié à l'extension de la personne »<sup>33</sup>. Elles combinent donc au mieux physique agréable et image de guerrière par un bricolage, par des changements de peau, ou de costume, carapace apposée avant l'entrée sur le terrain.

Le cas de Sophie (26 ans, 4 ans de rugby) illustre parfaitement la nette différence d'investissement de la marque dans deux *cercles* distincts. Elle sort de son premier match de rugby avec des hématomes sur la jambe. Sur le chemin du retour, accompagnée de deux nouvelles recrues du Havre, elle s'arrête sur une aire d'autoroute, « hop, le pantalon en bas des chevilles, pour montrer les bleus ». Trois jours plus tard, nouveau match, mais de basket-ball cette fois, et là, la fierté laisse place à « la honte », l'envie de les cacher. Dans le basket-ball, toute forme de contact est prohibée. En trois jours et deux contextes, la marque d'emblème est devenue handicap social. La volonté d'éviter de perdre la face<sup>34</sup> présente dans ce cas un conflit entre deux types de perceptions contradictoires... alors même qu'il s'agit de deux pratiques sportives relativement proches (sports d'équipe, avec un ballon, etc.). Ici, les modèles corporels que propose la figure du féminin (traditionnel) dans les représentations collectives et dans le rugby semblent trop opposés pour pouvoir s'articuler.

Ces changements de contexte sont dans les faits rendus possibles, et mentalement acceptables, entre autres, grâce à l'existence de sas, encourageant les transitions d'une sphère à l'autre. Pour ces femmes, le vestiaire est clairement un de ces lieux, comme d'autres enquêtes l'ont montré<sup>35</sup>. Tout concourt en effet à créer cette ambiance propice à la transformation, quand on y entre, de même que lorsqu'on en sort : « Y a des filles sur le terrain, elles se changent dans le vestiaire, tu les reconnais pas » (Maud, 23 ans, 4 ans de rugby). « Quand je suis sur le terrain, ben oui je vais me salir, ben oui, mais c'est pas grave quoi. Je me salis, je prends ma douche et après voilà (...) quand je sors du rugby, je redeviens une fille » (Caroline, 24 ans, étudiante STAPS).

L'accès à l'arène sportive *passé*, au sens rituel, par ce sas. Haut lieu de la pratique, il reste protégé de toute intrusion, au grand dam des journalistes européens,

<sup>32</sup> KAUFMANN, J.-Cl., *Corps de femmes, regards d'hommes*, Paris, Nathan, 1995.

<sup>33</sup> ID., *Premier matin*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 118.

<sup>34</sup> GOFFMAN, E., *La mise en scène de la vie quotidienne*. 1. *La présentation de soi*, Paris, Ed. de Minuit, 1973 [1959].

<sup>35</sup> MARTIN, B. E., HARRIS III, F., « Examining Productive Conceptions of Masculinities : Lessons Learned from Academically Driven African American Male Student-Athletes », *The Journal of Men's Studies*, 2006, 3, p. 359-378 ; THEBERGE, N., « Gender, Sport, and the Construction of Community : A Case Study from Women's Ice Hockey », *Sociology of Sport Journal*, 1995, 4, p. 389-402.



qui souvent lui confèrent un pouvoir de transformation presque sacré. Un deuxième élément, concomitant au vestiaire, vient encourager ce passage : la tenue. Dans ce grand théâtre qu'est l'arène sportive, les *performers* se distinguent, en effet, entre eux et avec le public, par leurs tenues vestimentaires, qui, elles aussi, facilitent ce changement d'identité et de rôle. Cette nouvelle apparence est d'autant plus forte et symbolique que des femmes endossent des habits d'hommes, pour un sport déjà étiqueté comme tel<sup>36</sup> et même pour certaines, de protections des épaules, du pubis... empruntés aux hommes, celles existant pour les femmes se réduisant à une seule et unique taille. La tenue appuie donc l'investissement dans la peau de son personnage, elle complexifie les identités, démultiplie les possibilités et mesure les interdits. Le discours de l'entraîneur vient compléter cette liste d'éléments collaborant à cette transition. Il prépare et conditionne la libération de la joueuse, de façon parfois musclée : « Alors il dit ça : « Il faut sortir marquée, plus de doigt, plus rien, je veux voir vos gueules noires, il faut se battre. Si tu sors avec rien c'est que tu ne t'es pas battue » » (Sylvie, 3<sup>e</sup> ligne, 4 ans de rugby).

La métamorphose de l'apparence prépare, ainsi, la métamorphose comportementale. Elle a aussi valeur de justification ou d'excuse : « Ce n'est pas moi au quotidien ! ». Lucie, par ces termes, manifeste l'étanchéité de ses *cercles* d'appartenance. La marque corporelle, partie intégrante de la tenue du rugbyman et intégrée comme telle, ne l'est plus du tout pour la femme « ordinaire », c'est-à-dire relevant de tous les autres contextes de sa vie quotidienne. Elle représente alors un poids, qu'il convient de gérer au mieux, et que différents artifices (camouflage, maquillage, etc.) tentent de contrôler.

On remarque, outre certaines stratégies du paraître et négociations identitaires, une tendance à la rupture entre temps social et sportif. Contrairement au vécu des hommes, pour les rugbywomen interrogées, leur pratique ne peut se prolonger dans leur vie de tous les jours, les codes et valeurs de celle-ci n'ayant d'existence que dans un espace limité, qui n'a plus de sens hors du groupe.

### Une socialisation totale ?

La pratique sportive de façon générale et le rugby, en particulier, engagent dans une expérience sociale nouvelle, un ensemble d'initiations sensibles qui emprunte une voie originale pour appréhender son corps. Plongée dans un univers nouveau, la carrière de la « sportive hors norme »<sup>37</sup> est rythmée, au départ au moins, par l'apprentissage de comportements, la découverte de codes et la réinterprétation de signes, assimilés de manière progressive. Les valeurs du rugby deviennent, ainsi, un filtre à la compréhension de soi et de ses sens.

Des analyses du sport ont montré qu'une pratique régulière transformait les dispositions corporelles issues de la socialisation familiale<sup>38</sup>. Le processus d'incorporation, les interactions, à court et plus long terme puisque la trace épidermique perdure, permettent de souligner le caractère volontaire et actif de l'apprentissage

<sup>36</sup> MENNESSON, Ch., *Etre une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; SAOUTER, A., *op. cit.*

<sup>37</sup> MENNESSON, Ch., *op. cit.*, p. 18.

<sup>38</sup> *Loc. cit.* ; DEFRANCE, J., *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 1997.

comportemental et sensoriel de ces valeurs sportives. Les signes corporels, comme le plaisir, mais aussi la douleur, ou la marque, s'apprennent et se réinterprètent dans l'expérience du groupe<sup>39</sup>. C'est à travers le lien social que l'acteur décrypte ces signaux, notamment dans la construction et la déconstruction des perceptions et des traitements. Un habitus s'établit : « Ça devient une habitude, et non, on sent plus à force. C'est sûr que quelqu'un qui ne prend jamais de coup, un bleu gros comme ça, ça leur fait super mal. Alors que moi, c'est à peine si je vois ou si je sens » (Marie, pilier, 3 ans de rugby).

L'abondance de marques tranche dès lors pour les nouvelles recrues, dont les peaux étaient habituellement vierges, créant une certaine surprise. Elle s'estompera progressivement. L'appropriation et la banalisation de la marque n'en sont pas pour autant « naturelles ». Derrière son apparente intimité, la trace contracte, en effet, nombre d'influences parmi lesquelles celle des pairs sportifs, qui tend à minorer son impact social. A mesure que la marque s'inscrit dans le quotidien et la normalité de *l'entre-soi* rugby, elle perd de son crédit. Sa multiplication l'a rendue invisible, et seuls quelques écarts à la norme attirent l'attention : « Déjà le fait qu'il y en ait beaucoup autour de nous. Dans l'équipe, y en a souvent une qui a un coup. Y a toujours une fille qui ressort avec un bleu ou un coup apparent. Bon ben quand ça arrive sur toi, voilà, y a pas de raison. Ça te paraît pas... c'est comme ça, c'est pas très grave » (Anne, 23 ans, 3 ans de rugby).

L'impression de normalité qui se dégage se base sur une « construction de l'invisible »<sup>40</sup>. Cette profusion de traces, banalisée pour la licenciée expérimentée, prévient la néophyte et la prépare aux futures implications de cette nouvelle activité : « Y a pas de raison ». Le processus est d'autant moins brutal que ces joueuses sont rarement titulaires dès l'entrée dans la pratique. Le poste de remplaçante, et les contacts physiques moindres dans les niveaux plus faibles, permettent une incorporation progressive. La marque s'immisce dans la vie quotidienne, à tel point que des surnoms « affectueux » lui sont attribués : « Coco bel œil », « gros placard », etc. Et l'observer sur d'autres que soi, qui l'acceptent sans heurt, permet de calquer sa conduite et de se rassurer : d'autres sont déjà passées par là. Le groupe se mue en cocon protecteur autour de ses adhérentes en accompagnant le changement corporel, *in fine* identitaire. Et au contraire, ce sont même parfois leurs absences qui les rappellent, soulignant certains signes addictifs : « Alors quand t'en as pas c'est chiant. Moi je veux dire y a des fois je me dis, ah tiens j'ai pas de bleus, ça fait longtemps que j'ai pas été à l'entraînement » (Diana, 23 ans, 3 ans de rugby).

Mais cette gestion de la violence physique, comme symbolique, est également facilitée par un ensemble de mécanismes qui permet la transmission de valeurs, apparaissant quand ses normes sont violées. Une exhortation forte du groupe sourd par des jeux subtils de regard, ou encore de mise à l'écart. « Et après y a le regard... la confiance que peuvent te donner tes partenaires. Tu sais une fille qui met pas la tête

<sup>39</sup> BECKER, H., « Comment on devient fumeurs de marijuana », HERZLICH, Cl. (dir.), *Médecine, maladie et société*, Paris, Mouton, 1970, p. 81-90.

<sup>40</sup> KAUFMANN, J.- Cl., *Corps de femmes...*, *op. cit.*, p. 123.

sur un terrain... après elle va avoir le regard de ses partenaires » (Charline, 19 ans, 2 ans de rugby).

Les moqueries se font également présentes pour rappeler certaines limites de « l'éthique » sportive en stigmatisant une figure particulière, regroupée sous les traits du « trop féminin », en opposition à la figure idéale de l'ovalie. La construction d'une identité et sa mise en conformation puisent leurs références dans des modèles, tout comme elles se désignent des ennemis, dont les traits représenteront l'exact opposé de l'idéal rugby. Ce mécanisme d'identification par la négative fonctionne sur le nécessaire principe d'opposition affective<sup>41</sup> : mettre hors de soi ce qui met l'identité en péril. L'entraîneur lui-même, de la même manière, n'hésitera pas à désavouer certaines athlètes<sup>42</sup>, en ignorant leurs plaintes ou en les raillant.

### Un nouveau modèle corporel ?

La gestion de l'identité, mais aussi de l'apparence, qu'implique cette activité *outsider* pour ces jeunes femmes est imprimée de réticences à exprimer pleinement une pratique et une expérience sensorielle dissonantes. Leur anticipation des critiques, avec gestions de l'identité et de l'apparence, indiquent d'abord une connaissance parfaite des normes corporelles, donc sociales, mais aussi une nette volonté de ne pas apparaître trop en désaccord avec celles-ci.

La résistance aux attentes provoquées par la pratique du rugby est contrebalancée par des tentatives de justification de leur féminité. Ainsi en est-il des calendriers *sexy*, largement popularisés dans les clubs, assurant à la fois de substantiels revenus et une couverture médiatique intéressante, au moins localement. Ici, les corps des joueuses sont largement érotisés. La pratique sportive est détournée, les tenues se limitant aux sous-vêtements, les mêlées, ballons et autres poteaux, utilisés au profit de mises en scène de type *Playmates*. Les stéréotypes sexués sont évidents. L'image proposée de la « Femme » vient confirmer les discours dominants : une femme, même et surtout sportive, doit rester belle. Véritables preuves de « féminité » où l'érotisation est promue stratégie promotionnelle et communicationnelle. La justification de la pratique y transparaît. Les logos des clubs participent également de cette parade où des attributs clairement identifiés comme féminins (les talons ou les soutiens-gorge) y côtoient des attributs rugby (en-but, ballons). Le corps genré est en évidence afin de soutenir la comparaison avec la « normalité », de rassurer.

Au rugby, les joueuses sont donc davantage happées par les poncifs qui entourent leur pratique, accusées d'une résistance, voire d'une opposition, qu'elles ne revendiquent pas comme telle. L'activité n'est, ainsi, subversive qu'aux yeux d'observateurs extérieurs. Les rugbywomen enquêtées ne donnent, en effet, qu'une très faible valeur revendicative à leur pratique, et ne s'inscrivent pas dans une perspective de luttes féministes, *a fortiori* politiques. Toutefois, il est évident que le rugby féminin interroge, à défaut de suspendre, les normes du genre.

<sup>41</sup> BONNEVILLE, E., « L'ennemi nécessaire : caractéristiques psychologiques et rôles dans l'identité du sujet », *Société*, 2003, 80-2, p. 8-13.

<sup>42</sup> CHARLESWORTH, D. et YOUNG, K., « Why English Female University Athletes Play with Pain : Motivation and Rationalization », YOUNG, K. (dir.) *Sporting bodies...*, *op. cit.*, p. 163-180.

Elles expérimentent, parfois non sans plaisir, le temps de quelques jours ces modes alternatifs d'« être femme ». Certaines relatent la satisfaction à arborer, temporairement, un coquard ou toute autre marque qui permet d'être l'objet d'attention et d'endosser les « habits » d'une autre, avec des conséquences, notamment identitaires et sociales, faibles car limitées dans le temps. L'altération physique est, ici, majoritairement vécue comme provisoire, de même que la variation identitaire. Ce qui objectivement n'est pas évident étant donné l'usure prématurée et la fréquence des blessures invalidantes, voire handicapantes à plus ou moins long terme. Pratique et vécu corporel ne sont donc pas ici les signes d'un affranchissement aux normes de beauté contemporaines.